

« Le VIH a été négligé »

Infirmière, Catherine Glémoin a mené entre octobre 2006 et juin 2007 une mission de prévention et de counselling avec Médecins du monde à Changzhi, une « petite » ville rurale et ouvrière de 350 000 habitants, entourée de bourgs ruraux de 4 000 à 10 000 personnes et située dans la province du Shanxi.

Quel est le profil des personnes que vous avez suivies ?

Les revenus des malades étaient de 300 à 1 000 euros par an. Ceux que j'ai rencontrés étaient tous mariés. La plupart étaient des femmes, contaminées dans le cadre de transfusions sanguines entre 1994 et 1999. Il y avait à cette époque une mode consistant à transfuser les bébés à leur naissance pour leur donner un « coup de fouet ». Ces malades ont été contaminés par le sang de donneurs eux-mêmes contaminés. En dehors de ces cas, j'ai rencontré une femme qui a peut-être été contaminée par voie sexuelle, mais nous n'en étions pas sûrs. Il y a aussi eu le cas d'un couple contaminé par voie sexuelle.

Avez-vous rencontré des MSM (hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes) ?

Nous nous sommes rendus dans un bar gay, très clandestin et situé dans un quartier malfamé. Il existait aussi un parc où des jeunes, qu'on appelle des « money boys », chassés de leur famille, se rendaient pour se prostituer. Par ailleurs, nous n'avons jamais rencontré de toxicomanes, même si une femme droguée nous a été signalée dans l'un des centres de dépistage.

Y avait-il beaucoup de migrants ?

C'était l'un des principaux soucis de notre mission en terme de suivi. Dans les mines, de nombreux travailleurs étaient des migrants venus d'autres régions. Ils étaient très mobiles. Ils fréquentaient des karaokés, en d'autres termes des bordels, situés près de leur lieu de travail. Dans les bourgs aux alentours de Changzhi, ces karaokés sont très courants.

Comment avez-vous travaillé auprès d'eux ?

C'était la première fois qu'on menait une prévention de ce type auprès de cette population. Habituellement, les fonctionnaires débarquaient dans ces karaokés armés de seringues et procédaient à des espèces de dépistage forcé. J'ai formé une équipe de trois personnes, dont une fonctionnaire qui nous a aidés avec l'aval de son chef, ainsi que deux jeunes que j'ai formés au *counselling*. Nous avons pris contact avec les « médecins de villages », des personnes faiblement formées qui s'occupaient normalement des petits problèmes de santé ne nécessitant pas de se rendre à l'hôpital du bourg. Arrivés là, nous recevions les gens dans un

petit bureau ou sur la place du village, munis de haut-parleurs. Les malades ne nommaient pas la maladie. Par contre, ils en avaient tous entendu parler. Des campagnes tonitruantes ont été menées sur place, avec des peintures murales avertissant des dangers de la contamination. Des messages que les malades trouvaient stigmatisants. Ce type de prévention a commencé dans les années 2000, la prise de conscience par les autorités remontant à 2004. Nous sommes retournés plus tard dans ces bourgs pour évaluer le résultat et nous avons vu que le bilan de la prévention était mitigé. Les gens avaient encore très peur des piqûres de moustiques ou des échanges de matériel agricole.

Comment la maladie est-elle perçue ?

Le problème est que parmi les personnes contaminées beaucoup sont mortes avant que l'on ne diagnostique la maladie. Dans cette région, les villageois sont souvent fidèles par manque de moyens. Entretenir une maîtresse, cela coûte cher. C'est pourquoi les malades n'ont souvent contaminé que leur conjoint, et le taux de prévalence est resté assez bas, contrairement à d'autres régions. Du coup, le VIH a été négligé.

Comment les malades sont-ils pris en charge ?

Il y a un hôpital à Changzhi, mais les traitements sont payants. Pour les plus pauvres, il faut faire six heures de trajet en bus pour trouver une structure gratuite, à Port-Vert. En cas de souci, ils doivent y retourner et le trajet est coûteux (15 euros). Du coup, certains arrêtent le traitement ou négligent les soins. Pour la trithérapie, les antirétroviraux sont envoyés par Port-Vert dans les bourgs, où les fonctionnaires se contentent juste de les distribuer aux malades, rien de plus.

Quel bilan faites-vous de votre mission ?

Nous avons l'impression d'avoir semé des petites graines, mais huit mois ne sont pas suffisants. On a travaillé avec l'un des plus gros hôpitaux de Changzhi. Là, on a formé des gens, créé un Centre de dépistage anonyme et gratuit (CDAG) à l'intérieur du service des maladies infectieuses. On a envoyé un médecin se former au VIH afin d'éviter aux gens de se rendre systématiquement à Port-Vert. Les autorités ont débloqué des fonds pour cela. Sur ce plan, on peut dire que notre mission a fonctionné. Sur celui de la prévention, on a créé une équipe de volontaires, des étudiants qui faisaient des opérations devant les supermarchés. Il semble que cela se soit poursuivi. Mais au niveau des fonctionnaires, je ne suis pas sûr qu'on ait réussi à les convaincre de notre façon de faire. Le *counselling* ne correspond pas à leur pratique éducative, ils préfèrent les gros discours.

Lire le blog de Catherine Glémoin sur :

<http://blog.sida-info-service.org/tag/chine/>